



LA TABLÉE

La Villa s'emplit de bruit dans le milieu de la matinée. Ils investissent la cuisine. Ils virevoltent avec des airs de fête : ce midi on fait un barbecue. On prépare le taboulé, la salade de riz au thon et aux tomates, les brochettes. On allume le charbon de bois. Je connais quelques visages même si je peine encore à mettre un prénom dessus. Atianana et Ahamed sont de la fête. Ils ont mis le burnous et le chèche, blanc et bleu. Quand les brochettes passent au gril, on est tous là en demi-cercle autour de celui qui officie. Les blagues fusent. Le soleil est de la partie, il tape dur, le salaud ! On sort les tables sur la pelouse. Je pense bien à « 1900 » de Bertolucci mais ici il n'y aura pas cette immense nappe blanche sur laquelle trottera un gamin. Il manque des enfants. Ils surgissent parfois au milieu d'une conversation. Je pense aux miens qui doivent se dire qu'ils ont décidément un curieux père, un peu toujours sur les routes. Plus tard, quand je ne serai plus là, ils auront mille éclats de ma vie, mille échos, dans ce que j'ai écrit, dans ce que nous nous disons. Et tout à coup, alors qu'on rit des histoires des un(e)s et des autres, quelque chose me frappe au profond : nous nous ressemblons de si près, tous autant que nous sommes. Je veux dire dans les choses importantes de la vie. J'entends parler de joies, de douleurs, et de projets. Le leur me touche de près : ils vont partir une semaine en baie de Somme, chez moi ou presque. Ils vont à Morlay (Le Hamelet ?) près de Noyelles. Pas possible, je dis, il faut que vous alliez voir le cimetière chinois, j'ai écrit un roman dessus. Et me voici parti à jouer les guides historiques. Dans ce roman, je dis, je n'ai mis qu'un mot en chinois : *woaini*. Vous savez ce que ça veut dire ? C'est le plus silencieux qui risque : Je t'aime ? Eh oui, forcément ! L'un ajoute, alors même qu'il ne me

connaît que depuis une heure, Ça ne m'étonne pas ! Et un autre : Ce mot-là, finalement, on le comprend dans toutes les langues du monde...

Les brochettes sont délicieuses et la salade de fruits sublime. Forcément...

LE SILENCE DES GENS

À dix-sept heures, conférence de presse autour de ma présence à Louviers. Paris Normandie, La Dépêche, la presse municipale. Je n'ai pas envie de parler du projet de résidence, ils ont un dossier pour ça. Je dis, à ma façon, avec mes mots qui sont tout simples, qu'un écrivain n'est pas quelqu'un qui s'enferme pour se délivrer des histoires qu'il aurait en lui. Qu'il est là comme tout un chacun pour tenir son rôle dans la société, comme le boulanger, le fleuriste ou le garagiste. Le sien, ce serait de porter la parole, de dire nos petites vies comme elles vont, avec leur splendeur et les abîmes de la douleur qui trouve à s'y employer. Une résidence, ce serait montrer à quoi ça sert d'écrire, « avoir été peut-être utile » disait Aragon avec une sobriété qu'il n'a pas toujours eue.

Une heure plus tard, au milieu des livres, nous lisons plusieurs de mes textes courts. J'ai dû écrire un millier de nouvelles, en voici huit. Isabelle et Fabienne leur prêtent leur voix et Éric, au clavier électrique, apporte un décalé jazzy superbe. En général on me pose la question : Est-ce que c'est vrai ? À quoi je réponds invariablement que tout est de la fiction. Dans un texte pourtant ma voix se casse, je garde de longs silences, quelque chose s'est noué dans ma voix. Je tiens les yeux baissés, gêné de mettre trop d'affect dans ma lecture. Et alors il se produit un miracle : le silence des gens. Je les entends en suspens, je les entendrai presque respirer. Moment de communion rare. J'aime, quand je lis, ralentir l'action (le mot est un peu incongru car il y a si peu d'actions dans mes textes), peser les mots et les virgules, baisser la voix comme pour dire : Je vais le murmurer parce qu'à voix haute c'est trop difficile. Dans « Rue du Paradis » c'est un Je vous aime, dans « Là » c'est un adieu à la mère. Donc, deux aveux amoureux. Ce n'est pas facile d'entendre parler de ces choses si intimes. Eh bien, ce soir, dans la grande salle de la médiathèque, il s'est trouvé vingt-cinq personnes pour en écouter une parler d'amour.

Bien sûr ce sont des fictions mais, au moment où je les lis, ces histoires que j'ai inventées prennent un poids de réalité. Je

dois confesser que ne dire que *fiction* est inexact. Mes nouvelles entretiennent avec la « vérité » de curieuses relations. Elles peuvent jouer un rôle d'exorcisme – je l'écris pour que ça n'arrive pas (dans « Rue du Paradis » le vieil homme fuit devant cette jeune femme qui l'aime) – ou un rôle réparateur (dans « Là », le jeune homme donne à sa mère morte un baiser amoureux d'enfant). Chaque texte a une histoire, chacun tient son rôle dans ma vie. Le silence des gens, ce soir, me dit que peut-être aussi dans la leur désormais.

UNE PAROLE QUI POIGNE



Ce soir, au Moulin, mon premier spectacle lovérien. Ben Herbert Larue présente « Dentelle coccinelle ». Lui déclame et chante, Nelly Donnat danse, Nicolas Jozef Fabre est aux instruments (trompette, percussion et ngon, qui est une harpe-luth). L'histoire de cette petite fille qui se rêve coccinelle et prendra son envol avec la danse est un prétexte poétique. Ce qui frappe, c'est la ferveur des images et des voix. Les voix : celle de Ben, avec une sorte de slam poignant et sensuel (même si je regrette chez les slameurs, parfois, des effets de rimes faciles), celle de Nicolas multiple, aérienne, scandée, gutturale, chaude. Les images servies par un éclairage millimétré dans des tons... tendres est l'adjectif qui me vient. Oui, il y a énormément de tendresse dans ce spectacle. La lanterne chinoise sphérique, recouverte d'un tissu mandarine, figurant le ventre maternel, qu'une lampe-pigeon vient éclairer de l'intérieur, est une très belle trouvaille. Les mains et les pieds qui la tendent sont d'une troublante vérité. La scène où la petite fille essaie de prendre son envol – elle marche alors sur le bord d'un piano noir – a brusquement fait surgir en moi des souvenirs de lecture : « Montedidio » d'Erri de Luca, sans doute son plus beau livre, dans lequel un adolescent s'essaie à trouver le geste parfait pour lancer son boomerang (il ne le lâchera qu'après son premier baiser amoureux). Quarante-cinq minutes poignantes. « Ménagez votre cœur », m'a pourtant dit le cardiologue...